

EXERCICES DE TRADUCTION

français ----► anglais

Suite française

Les rues étaient vides. On fermait les volets de fer des magasins. On n'entendait dans le silence que leur bruit métallique, le son qui frappe si vivement l'oreille les matins d'émeute ou de guerre dans les villes menacées. Plus loin, sur leur route, les Michaud virent des camions chargés qui attendaient à la porte des ministères. Ils hochèrent la tête. Par habitude ils se prirent le bras pour traverser l'avenue de l'Opéra, en face du bureau, quoique la chaussée, ce matin-là fût déserte. Ils étaient tous deux employés de banque et travaillaient dans le même établissement, mais le mari occupait une place de comptable depuis quinze ans tandis qu'elle n'avait été engagée que quelques mois plus tôt « à titre provisoire pour la durée de la guerre ».

Professeur de chant, elle avait perdu en septembre dernier tous ses élèves, enfants de famille gardés en province par crainte des bombardements. Les appointements du mari n'avaient jamais suffi à les faire vivre et leur fils unique était mobilisé. Grâce à cette place de secrétaire, ils s'étaient tirés d'affaire jusque-là et, comme elle disait : « Il ne faut pas demander l'impossible, mon pauvre mari ! » Ils avaient toujours connu une vie difficile depuis le jour où ils s'étaient sauvés de chez eux pour se marier contre le gré de leurs parents. Il y avait longtemps de cela. Elle avait encore des traces de beauté dans son maigre visage. Ses cheveux étaient gris. L'homme était de petite taille l'air las et négligé, mais par moments, lorsqu'il se tournait vers elle, la regardait, lui souriait, une flamme moqueuse et tendre s'allumait dans ses yeux – la même, pensait-il, oui, vraiment, presque la même qu'autrefois. Il l'aida à gravir le trottoir et ramassa le gant qu'elle avait laissé tomber. Elle le remercia d'une pression légère de ses doigts sur la main qu'il lui tendait.

D'autres employés se hâtaient vers la porte ouverte de la Banque. L'un d'eux demanda en passant près des Michaud :

- Est-ce qu'on part enfin ?

Les Michaud ne savaient rien. Ce jour-là était le 10 juin, un lundi. Ils avaient quitté leur bureau l'avant-veille, et tout alors paraissait calme.

Adapté de Irène Némirovski, *Suite française*, Ed. Gallimard

TRANSLATION EXERCISES

English ----► French

Cell One

The first time our house was robbed, it was our neighbor Osita who climbed in through the dining room window and stole our TV, our VCR, and the *Purple Rain* and *Thriller* videotapes my father had brought back from America. The second time our house was robbed, it was my brother Nnamabia who faked a break-in and stole my mother's jewelry. It happened on a Sunday. My parents had traveled to our hometown, Mbaise, to visit our grandparents, so Nnamabia and I went to church alone. He drove my mother's green Peugeot 504. We sat together in church as we usually did, but we did not nudge each other and stifle giggles about somebody's ugly hat or threadbare caftan, because Nnamabia left without a word after about ten minutes. He came back just before the priest said, "The Mass is ended. Go in peace." I was a little piqued. I imagined he had gone off to smoke and see some girl, since he had the car to himself for once, but he could at least have told me where he was going. We drove home in silence and, when he parked in our long driveway, I stopped to pluck some ixora flowers while Nnamabia unlocked the front door. I went inside to find him standing still in the middle of the parlor.

"We've been robbed !" he said in English. [...]

Then he walked out through the back door and did not come home that night. Or the next night. Or the night after. He came home two weeks later, gaunt, smelling of beer, crying, saying he was sorry and he had pawned the jewelry to the Hausa traders in Enugu and all the money was gone.

"How much did they give you for my gold?" my mother asked him. And when he told her, she placed both hands on her head and cried, "Oh! Oh! *Chi m egbuo m!* My God has killed me. [...]"

Nnamabia really hadn't set out to hurt her. He did it because my mother's jewelry was the only thing of any value in the house: a lifetime collection of solid gold pieces. He did it, too, because other sons of professors were doing it. This was the season of thefts on our serene Nsukka campus. Boys who had grown up watching *Sesame Street*, reading Enid Blygton, eating cornflakes for breakfast, attending the university staff primary school in smartly polished brown sandals, were now cutting through the mosquito netting of their neighbors' windows, sliding out glass louvers, and climbing in to steal TVs and VCRs.

Adapted from Chimamanda Ngozi Adichie, *Cell One* in *The Thing Around Your Neck*, Ed. Farafina Kachifo Limited

www.frenchinnigeria.com